

## PRÉFACE

## SUR L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN.

1. Résumé de la vie de saint Jean. — 2. De la composition de son Évangile. — 3. Analyse de cet Évangile. — 4. But et plan de l'Évangéliste. — 5. Parallèle de l'Évangile de saint Jean avec les autres Évangiles.

1. Saint Jean l'Évangéliste naquit à Bethsaïde, ville de Galilée. Son père s'appelait Zébédée, et sa mère Salomé. Son frère aîné était Jacques le Majeur, et avant d'être apôtres, ils étaient tous les deux pêcheurs comme leur père.

Un jour qu'ils étaient occupés à jeter leurs filets, Jésus leur ordonna de le suivre, et ils obédirent si promptement à sa voix, qu'ils abandonnèrent immédiatement leur barque et quittèrent leur père, leur mère, et tout ce qu'ils avaient au monde pour se faire ses disciples.

Jésus eut toujours une prédilection marquée pour Jean et son frère, et il leur avait donné le surnom de Boanergès (enfants du tonnerre).

Jean, quand il parle de lui-même dans son Évangile, s'appelle toujours le *disciple bien-aimé*. Il paraît, en effet, avec une distinction particulière dans toutes les grandes scènes de la vie de Notre Seigneur.

Ainsi il est un des trois apôtres qu'il choisit pour être témoins de sa transfiguration sur le Thabor. Dans la dernière cène, il reposa sur le sein du Sauveur. Il l'accompagna au jardin de Gethsémani, le suivit dans la maison de Caïphe où il introduisit saint Pierre, gravit avec lui la montagne du Galvaire, et c'est là que, du haut de sa croix, Jésus le recommanda à Marie, en le chargeant de prendre lui-même pour sa propre mère cette femme incomparable.

Depuis ce moment, Jean s'attacha à la sainte Vierge, et se fit un honneur et un devoir de la servir et de lui témoigner ce respect profond et cette affection tendre qu'un fils doit à sa mère.

Le livre des *Actes des Apôtres* continue, comme l'Évangile, à nous montrer saint Jean au premier plan, immédiatement après saint Pierre. Saint Luc, dans l'énumération qu'il fait des apôtres réunis dans le cénacle après l'Ascension, le place le second après le chef du Collège apostolique. Quand saint Pierre va au temple et qu'il guérit le boiteux à la porte Spécieuse, Jean l'accompagne. Il est joint avec lui en prison, et ils comparaissent ensemble devant le conseil des Juifs.

Le diacre Philippe ayant porté la bonne nouvelle du salut, l'Évangile, à Samarie, Pierre et Jean vont achever l'œuvre commencée, en donnant l'Esprit-Saint par imposition des mains aux nouveaux convertis.

Saint Paul écrivit aux Galates dit, qu'étant venu à Jérusalem par révélation divine, il a voulu voir Pierre, le chef de l'Église, Jean et Jacques, qui en étaient les colonnes. Au concile de Jérusalem, Jean figure comme une des grandes lumières de la société nouvelle fondée par Jésus-Christ.

Etant allé en Asie Mineure, il y fonda sept églises principales dans les grandes villes d'Éphèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Philadelphie, de Sardes et de Laodicée.

La persécution de Néron, qui moissonna saint Pierre et saint Paul, ne l'atteignit pas. Mais le cruel Domitien ayant succédé à Tite, son frère, une seconde persécution s'éleva plus étendue que la première. Des philosophes jaloux, voulant priver l'Église d'Éphèse de celui qui faisait son ornement et sa gloire, le dénoncèrent au proconsul d'Asie, qui fit arrêter ce vieillard et l'envoya à Rome.

Le 6 mai 92 on le battit de verges, et après l'avoir cruellement flagellé, on le dépouilla de ses habits et on le plongea dans une chaudière d'huile bouillante. Rome entière s'était réunie devant la Porto-Latine pour être témoin de ce supplice. Tertullien raconte, qu'au grand étonnement des spectateurs, l'Apôtre bien-aimé sortit de cette cuve plus vivant et plus sain qu'il n'y était entré, comme l'or sort purifié du creuset.

Domitien commua la peine de mort en un exil perpétuel, et Jean fut relégué dans l'île de Patmos. Rappelé de son exil après la mort misérable de Domitien, il revint à Éphèse où, suivant saint Irénée, Tertullien, Eusèbe, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Chrysostome et tous les auteurs ecclésiastiques, il acheva sa carrière dans la 3<sup>e</sup> année de l'empire de Trajan, l'an 101, à l'âge d'environ 400 ans.

2. Il est certain que saint Jean a écrit son Évangile en grec. Tous les Pères sont unanimes à cet égard. Il n'avait pas étudié les lettres humaines, comme saint Luc, mais il avait longtemps vécu à Éphèse, et au milieu de ces grandes villes d'Asie, dont les écoles étaient en honneur. Son style se ressent du contact qu'il eut avec les esprits les plus cultivés de son siècle. Il n'est pas exempt, à la vérité, d'hébraïsmes ou de syriacismes, qui rappellent son origine judaïque, et il ne varie pas ses tournures et ses expressions comme un écrivain exercé. Mais il y a, dans ses narrations, une grande clarté, et la richesse et l'élevation des pensées font perpétuellement oublier ce que l'expression pourrait avoir parfois de faible et de défectueux.

La plupart des critiques anciens et modernes ont pensé qu'il avait écrit son Évangile dans l'île de Patmos, après avoir composé son Apocalypse. D'autres ont cru qu'il ne l'avait rédigé qu'après son retour à Éphèse, dans les dernières années de sa vie. La synopse attribuée à saint Athanase, semble concilier ces deux opinions, en disant « que l'Évangile de saint Jean a été composé par l'Apôtre cheri du Seigneur, quand il était en exil dans l'île de Patmos, et qu'il a été publié à Éphèse par Carus, l'ami et l'hôte des apôtres. »

Dans cette hypothèse, les Épîtres de saint Jean se rattacheront à son Évangile, dont elles reflètent d'ailleurs si parfaitement la doctrine. La première serait la lettre d'envoi, et les deux autres dateraient également de son exil.

Quoi qu'il en soit, il suffit d'examiner l'Évangile de saint Jean pour voir qu'il est postérieur aux trois autres, et que l'auteur les suppose perpétuellement entre les mains de ses lecteurs.

Ainsi il ne dit rien de la naissance et de l'enfance du Christ, sans doute parce que saint Matthieu et saint Luc avaient fait suffisamment connaître cette partie de la vie du Sauveur. Il s'attache à bien déterminer le rôle du Précurseur, et à marquer sa place bien au-dessous du Rédempteur qu'il annonçait; mais, pour le même motif, il ne parle ni de son origine, ni de sa vie, ni de sa mort. Il fait allusion seulement à ce dernier événement, comme à un fait bien connu, comme il fait allusion aux paroles que fit entendre la voix du Père au baptême de Jésus et dans sa transfiguration, mais il les suppose trop connues pour avoir besoin de les rapporter.

Il cite très-longuement le magnifique discours que Jésus adresse à ses apôtres et à ses disciples après le miracle de la multiplication des pains, et il nous montre l'engagement qu'il prit alors de leur donner son corps à manger, et son sang à boire; mais dans la dernière cène, il ne dit rien de l'institution de l'Eucharistie. Cette omission ne se conçoit que parce qu'elle avait été suffisamment racontée par les trois autres Évangélistes, et par saint Paul, dans l'une de ses Épîtres. Les fidèles sachant par cœur tous ces passages, saint Jean s'arrête à d'autres faits moins connus, et passe sous silence celui-ci.

Il répète souvent que la divinité de Jésus-Christ a été démontrée par les miracles qu'il a faits, que Jésus a opéré une multitude de prodiges sous les yeux des Juifs, et que c'est là ce qui rendra leur incrédulité inexcusable; mais il ne raconte qu'un très-petit nombre de ces miracles, et ceux qu'il cite ne se trouvent pas dans les autres Évangélistes, ou s'ils s'y trouvent, ce n'est pas pour le miracle lui-même que saint Jean le raconte, mais c'est dans une intention particulière toute doctrinale.

Sous certains rapports, l'Évangile de saint Jean complète les trois autres, mais sous d'autres rapports, il en suppose tellement l'existence que, si on l'isolait, il présenterait des lacunes considérables qui en compromettraient l'unité et l'ensemble.

On voit que saint Jean écrit après la ruine de Jérusalem par les Romains: car non-seulement il ne parle pas de la prédiction de Jésus à ce sujet, et qui est longuement rapportée dans les autres Évangélistes; mais à propos de la piscine probatique (v. 2), de Béthanie (xi, 48), et du jardin des Oliviers (xviii, 4), il paraît faire allusion aux ruines que cette guerre avait faites dans Jérusalem et les environs.

Il est aussi manifeste que saint Jean n'a pas composé son Évangile en Palestine. « Tout le prouve, dit M. Wallon, d'après le docteur Hug. Là où les autres Évangélistes disent le *peuple*, la *foule*, saint Jean dit les *Juifs*. Quelquelois il explique les mots du pays (i, 42; xix, 43), même les noms de Christ (i, 41) et de Robbi (i, 38). Il croit utile de dire que les Samaritains et les Juifs étaient ennemis; que les Galiléens venaient à Jérusalem pour la fête. Il explique même certains usages, comme les ablutions (ii, 6) et la manière d'ensevelir (xix, 40); usages qui, assurément, subsistaient plus tard encore parmi les Juifs. Il écrit donc parmi les Grecs de la *croquance due à l'Évangile*, 1<sup>re</sup> partie, ch. v, pag. 204-205. »

Par conséquent, les caractères intrinsèques du livre confirment incontestablement ce que la Tradition nous rapporte du temps et du lieu auxquels l'Évangile de saint Jean a paru.

3. Saint Jean décrit la vie publique de Jésus en Judée, et comme les événements qu'il rapporte se rattachent tous à Jérusalem et aux fêtes, on peut diviser son Évangile en trois parties correspondant aux trois années de la vie publique de Jésus.

I. *Première année publique de Jésus.* Du baptême de Jésus à la première Pâque il s'écoula environ deux mois. Saint Jean, après avoir montré l'origine céleste et éternelle du Verbe fait chair, en vient à la mission de saint Jean-Baptiste, et rapporte les divers témoignages que le saint Précurseur rendit à Jésus-Christ. Deux disciples de Jean avant appris de lui que Jésus est l'Agneau de Dieu, le suivent. L'un d'eux était André, qui lui amène Pierre. Jésus appelle ensuite Philippe, qui lui amène Nathanaël (ch. 1).

Jésus est invité avec sa Mère et ses disciples aux noces de Cana en Galilée, et il y change l'eau en vin (ch. ii, 4-13). La Pâque arrive et il va la célébrer avec ses disciples à Jérusalem. Il chasse les vendeurs du temple, et prédit en termes figurés sa résurrection (ch. ii, 13 et suiv.).

Nicodème vient le trouver. Jésus s'entretient avec lui et lui découvre la nécessité de renaitre de l'eau et de l'Esprit-Saint. Il lui révèle, en termes figurés, toute l'économie de l'Incarnation et de la Rédemption. Jésus baptise en même temps que Jean. Les disciples de Jean en avertissent leur maître, qui en prend occasion de rendre à Jésus un nouveau témoignage (ch. iii).

Jésus passant à travers la Samarie s'arrête près d'une ville de ce pays. Une Samaritaine vient à lui. Il lui fait connaître qu'il est le Messie. Cette femme croit en lui et il la convertit en même temps plusieurs Samaritains. De là il va à Cana et y guérit le fils d'un officier qui était malade à Capernaum. C'est le seul fait que saint Jean rapporte des actions de Jésus en Galilée (ch. iv).

II. *Seconde année publique de Jésus.* Jésus revient à Jérusalem pour y célébrer la seconde Pâque après son baptême. Il y guérit un paralytique de trente-huit ans à la piscine probatique. Ce miracle s'étant fait le jour de sabbat, les Juifs s'en scandalisent. Mais Jésus leur prouve qu'il est le maître du sabbat, en établissant qu'il est Dieu comme son Père (ch. v).

Sans parler de son retour en Galilée, saint Jean nous montre Jésus dans ce

pays, suivi d'une grande foule aux approches de la fête de Pâques. Il multiplie cinq pains pour nourrir 5,000 hommes, et s'échappe du milieu de la foule qui veut lui décerner les honneurs de la royauté. Ses disciples se mettent en mer, et il s'avance vers eux en marchant sur les eaux. Le peuple se rassemble autour de lui, et il lui adresse son discours sur le pain du ciel. C'est la promesse de l'institution de l'Eucharistie (ch. vi).

III. *Troisième année de la vie publique de Jésus.* Saint Jean ne nous dit rien des actions de Jésus, ni en Judée, ni en Galilée, depuis la troisième Pâque jusqu'à la fête des Tabernacles. Jésus va pour cette fête à Jérusalem, et au milieu pharisiens veulent l'arrêter, mais Nicodème prend sa défense (ch. vii).

Le lendemain, les scribes et les pharisiens lui amènent une femme surprise en adultère. Il les couvre de confusion et la renvoie, en lui recommandant de ne plus pécher. Il continue de parler au peuple. On veut le lapider et il se retire (ch. viii).

Il guérit ensuite un aveugle-né un jour de sabbat. Les pharisiens s'en scandalisent et chassent de leur synagogue celui qui a été guéri (ch. ix). Jésus continue à instruire le peuple. Il déclare qu'il est le bon Pasteur, et sous cette image, il nous montre toute son affection et tout son dévouement, qui va jusqu'à donner sa vie pour ses brebis (ch. x, 4-22).

La fête de la Dédicace arrive. Jésus paraît dans le temple et y enseigne ouvertement aux Juifs sa divinité. Ils veulent le lapider, mais il leur reproche leur haine et leurs blasphèmes et il s'échappe de leurs mains (ch. x, 22 et suiv.).

Saint Jean ne nous dit rien de ce qui arriva pendant les trois mois qui s'écoulèrent entre la fête des Tabernacles et celle de la Dédicace. Il ne nous parle pas non plus des événements qui se passèrent depuis la fête de la Dédicace jusqu'à la résurrection de Lazare. Le récit de ce miracle fait l'objet du chapitre xi.

La Pâque était proche, et c'était la quatrième que Jésus allait célébrer avec ses disciples depuis son baptême. Six jours avant cette fête, Jésus vient à Béthanie, Marie lui parfume les pieds, ce qui provoque les murmures de Judas. Jésus entre en triomphe à Jérusalem, et quelques Gentils manifestent le désir de le voir. Il continue d'annoncer sa mort et le sort des Juifs qui refusent de croire en lui (ch. xii).

IV. *Dernières actions et derniers discours de Jésus avant sa mort.* Ici commence le récit des souffrances de Jésus et des derniers entretiens qu'il eut avec ses apôtres avant de monter sur le Calvaire. La veille de la fête de Pâques au soir, après le souper, Jésus lave les pieds à ses apôtres, prédit la trahison de Judas, le renoncement de saint Pierre, et commence à adresser à ses apôtres ses dernières instructions (ch. xiii).

Le discours après la cène fait l'objet des chapitres xiv, xv et xvi, et il est suivi de la prière que Jésus adresse à son Père dans ce moment solennel (ch. xvii).

Il entre avec ses disciples dans le jardin de Gethsémani et sa passion commence. Son récit fait l'objet des chapitres xviii et xix.

Les deux derniers chapitres de cet Évangile sont consacrés à la résurrection et aux trois apparitions de Jésus aux apôtres assemblés: la première, dans le Génacle, le jour même de la Résurrection; la seconde, huit jours après, pour convaincre l'incrédulité de saint Thomas; et la troisième, sur la mer de Tibériade, où Jésus fait faire à ses apôtres une pêche miraculeuse, et où il donne à saint Pierre la mission de diriger toute son Église, en le chargeant de paître tout ensemble ses agneaux et ses brebis (ch. xx et ch. xxi).

4. Quand saint Jean écrivit son Évangile, l'Église était troublée par plusieurs sectes contraires, qui cherchaient à altérer sa doctrine en y mêlant leurs systèmes particuliers.

À l'égard de Jésus-Christ, ces sectes avaient une double tendance. Les uns voulaient faire du Sauveur un homme qui n'avait rien de plus que les autres hommes. C'était le sentiment des ébionites qui avaient conservé la circoncision et toutes les cérémonies de l'ancienne loi, et qui ne croyaient pas la loi du Christ supérieure à celle de Moïse.

D'autres niaient, au contraire, l'humanité du Christ. Ils prétendaient qu'il

n'avait pris qu'un corps apparent, qu'il n'avait pas réellement souffert sur la croix, qu'il n'était pas mort, et que toute sa vie sur la terre avait été purement fantastique. Ils se donnaient le nom de *doctes*, pour indiquer qu'ils ne voyaient dans l'Incarnation que une apparence sans réalité. Niant le corps du Christ, ils ne pouvaient pas croire à sa présence réelle dans l'Eucharistie, et rejetant sa mort, ils ne pouvaient croire à sa résurrection.

Entre ces deux extrêmes se plaçaient les gnostiques qui, sous la conduite de Cérinthe, attaquaient la réalité de l'union des deux natures, de la nature divine et de la nature humaine en Jésus-Christ. Dans leur système, Dieu, l'être souverain, était relégué à une distance infinie de la création. De son sein s'échappait, par voie d'émanation, une série d'êtres auxquels ils donnaient le nom d'Eons, et qui présentaient une progression décroissante, de telle sorte qu'ils s'éloignaient davantage de l'Être premier et absolu, ils avaient moins de perfections. C'était le dernier de ces Eons qui avait fait le monde en ordonnant la matière, et c'était aussi l'un d'eux qui était venu en Jésus-Christ, au moment de son baptême, et qui lui avait donné toute la puissance et toutes les lumières qu'il avait manifestées dans ses discours et ses miracles. Mais cet Eon le quitta au moment de sa passion, de telle sorte que sur le Calvaire il n'y avait qu'un homme comme un autre.

Ces hérétiques considérant la matière comme l'œuvre du mal ou d'un principe déchu, étaient en général ennemis du mariage, et parmi eux, du temps de saint Jean, il y avait les nicolaites qui déshonoraient leurs assemblées par les excès les plus révoltants.

Il faut encore ajouter à ces sectaires les chrétiens juifs, qui ne voulurent jamais se séparer de l'ancienne loi, et les disciples de saint Jean-Baptiste, qui voulaient mettre leur maître au-dessus du Messie lui-même, dont il n'avait été que le précurseur.

Saint Jean, dans son Évangile, réfute toutes ces erreurs en exposant la doctrine de Jésus. Dès le début, il s'élève au sein de Dieu pour confondre l'erreur panthéistique des émanations, et il nous montre le Verbe, Dieu comme le Père qui l'engendre, et produisant lui-même en union avec son Père, toutes les créatures visibles et les invisibles. Il renverse tout à la fois ceux qui nient la divinité du Christ et ceux qui méprisent son humanité, et nous le représente comme le Verbe fait chair, c'est-à-dire unissant dans sa personne la nature divine et la nature humaine. Du même coup il terrasse les ébionites, les docètes et les cérintiens.

Il en appelle au témoignage de saint Jean lui-même contre ses disciples, et prouve à ces derniers que leur maître a toujours reconnu dans Jésus l'Agneau de Dieu, celui qui est venu pour effacer les péchés du monde, et qu'il n'a jamais voulu qu'on songeât à le comparer à lui.

Placé à cette hauteur dès le commencement, saint Jean s'y maintient, et dans le grand nombre d'actions qu'il fait Jésus, dans la multitude des discours qu'il a prononcés, il choisit ce qui doit être une réponse à toutes les erreurs qu'il voit se produire autour de lui.

Il raconte le miracle que fit Jésus à Gana en changeant l'eau en vin, pour donner aux nœces la sainteté de leur caractère, et rappeler à ses disciples qu'il a élevé à la dignité d'un sacrement le mariage que les nicolaites déshonoraient.

Il montre aux ébionites toute la supériorité de la loi nouvelle sur la loi ancienne dans l'entretien de Jésus avec Nicodème, et l'infériorité de la science du docteur d'Israël devant les lumières inattendues que la révélation chrétienne va répandre sur l'humanité. C'est ce qui ressort aussi de son entretien avec la Samaritaine.

Saint Jean raconte, comme les autres Évangélistes, la multiplication des pains, mais c'est pour avoir à combattre l'erreur des docètes qui avaient nié la présence réelle.

Il nous montre dans Jésus la lumière du monde, la miséricorde, la bonté infinie, et il a recours à la parabole si touchante du bon Pasteur, pour nous faire pénétrer dans les perfections adorables dont il est rempli. Le miracle de Lazare confond les hérétiques qui nient la résurrection, et qui, en attaquant l'immortalité de l'âme, accrédiétaient la morale d'Épicure.

Qu'y a-t-il de comparable à son discours après la Cène et à la prière qu'il adresse à son Père avant de tomber entre les mains de ses ennemis. Là non-seulement il affirme sa divinité en répétant sans cesse : *Moi et mon Père nous*

sommes un; qui me voit voit mon Père; qui me hait hait celui qui m'a envoyé. » Mais il nous fait pénétrer dans toutes les profondeurs du mystère de la sainte Trinité, et en nous découvrant sa filiation éternelle, il découvre aussi la procession éternelle de l'Esprit-Saint.

Sur le Calvaire, Jean est au pied de la croix pour recueillir le dernier legs de Jésus qui lui donne sa Mère, et, comme il nous représente, la piété de tous les chrétiens envers Marie jaillit de cette divine parole.

Après la résurrection, Jean appaît sur les apparitions qui font le mieux ressortir la double nature du Christ, sa nature divine et sa nature humaine, et il nous le montre près de la mer de Tibériade, donnant à ses apôtres leur mission, et en retraçant tout à la fois les effets et le caractère pendant qu'il institue Pierre le chef de son Église et qu'il lui donne une juridiction universelle sur tous les hommes qu'il a rachetés.

Le but de l'Évangéliste bien compris, on ne trouve pas dans son livre une ligne qui ne s'y rapporte, et dans cet admirable ensemble, c'est toujours l'aigle qui plane à des hauteurs immenses auxquelles jamais les plus grands génies n'ont pu atteindre.

5. Si l'on compare l'Évangile de saint Jean à ceux des trois autres Évangélistes, on ne trouve presque rien qui leur soit commun. Dans les dix-sept premiers chapitres, le récit de la multiplication des pains, le prodige de Jésus marchant sur les eaux (vi, 4-24), Marie parfumant les pieds de Jésus (xii, 4-12), l'entrée triomphante de Jésus à Jérusalem (xii, 42-49), voilà les seuls faits qui se trouvent dans saint Jean et les autres Évangélistes.

Les deux premiers sont rappelés comme introduction au discours de Jésus sur la présence réelle que saint Jean voulait établir contre les docètes, et les deux autres se lient à l'histoire de la résurrection de Lazare que saint Jean a seul racontée.

Dans son récit de la Passion, il supprime beaucoup de choses que les autres Évangélistes ont rapportées, et il y ajoute des circonstances très-importantes que nous avons indiquées. Des deux chapitres consacrés à la résurrection, le dernier lui est propre; car il n'y a que lui qui ait raconté l'apparition de Notre Seigneur près de la mer de Tibériade.

Sans vouloir écrire une histoire complète de la vie de Notre Seigneur, il a donc fait un choix nouveau entre ses discours et ses actions, et il a fait au point de vue des erreurs qu'il s'agissait alors de réfuter, pour conserver dans toute sa pureté la doctrine de Jésus-Christ.

Mais son Évangile, tout original qu'il est, n'avance rien, au point de vue dogmatique, qui ne se trouve dans les Évangiles des autres apôtres. Le rationalisme contemporain s'est imaginé de mettre une très-grande différence entre l'Évangile de saint Matthieu, qui est le premier dans l'ordre des temps, et celui de saint Jean, qui ferme l'ère des temps apostoliques.

A l'en croire, saint Matthieu n'a vu dans le Christ qu'un homme dont il a donné la généalogie à la façon de toutes les généalogies humaines. Peu à peu les esprits des néophytes se sont exaltés, et ils ont fait insensiblement l'apothéose de leur Maître. Saint Paul, dans l'ardeur de sa conversion, y a contribué, et vers la fin du premier siècle, le disciple bien-aimé, Jean, se prenant d'enthousiasme pour son Sauveur, a formulé dans son Évangile l'idée du Verbe égal et coéternel à Dieu. Au lieu de commencer son Évangile comme saint Matthieu, par la généalogie du Christ, il l'a commencé par l'exposition merveilleuse de la génération éternelle du Verbe.

Mais rien n'est plus faux que cette supposition. Car sur tous les points, la doctrine de saint Jean est celle des autres apôtres. Avant qu'il eût écrit son Évangile, saint Matthieu avait enseigné clairement la divinité du Christ. Il avait affirmé qu'il n'est pas seulement le Fils de l'homme, mais qu'il est aussi le Fils de Dieu. Ainsi quand Jésus demande à Pierre ce qu'il pense de lui, Pierre lui répond : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant*, et aussitôt Jésus le confirme dans sa foi (Matth., xvi, 17). Dans sa passion, Jésus affirme au grand-père qu'il est le Christ, le Fils de Dieu, et c'est pour cela que Catphe dit qu'il a blasphémé (xxvi, 63).

Saint Marc se sert des mêmes termes que saint Jean et il est l'abréviateur. Saint Luc établit l'égalité du Père et du Fils presque dans les mêmes

termes que saint Jean. « Tout m'a été donné par mon Père, fait-il dire à Jésus; personne autre que le Père ne connaît le Fils; personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et ceux à qui le Fils veut bien le révéler (Luc., x, 22).

Saint Paul appelle continuellement Jésus-Christ le Fils de Dieu, et il s'applique tout particulièrement dans ses Épîtres à faire ressortir sa double nature, et à nous faire voir en lui le Fils de Dieu et le Fils de l'homme. Il démontre directement sa divinité dans son Épître aux Hébreux, et dans une foule d'endroits il l'appelle un homme. « La mort est venue d'un homme, dit-il dans sa première Épître aux Corinthiens, et la résurrection des morts d'un autre homme : comme tous meurent en Adam, ainsi tous reçoivent la vie dans le Christ (1. Cor., xv, 21). Comme Jésus-Christ, écrit-il aux Éphésiens, avait la forme divine, il n'a pas cru injuste de s'égaliser à Dieu, mais il s'est anéanti en prenant la forme d'esclave, devenu semblable à l'homme (Phil., ii, 8).

Au lieu d'innover, saint Jean n'a fait que résumer, dans un magnifique langage, l'enseignement des écrivains inspirés qui l'avaient précédé. Il a de Jean-Baptiste le précurseur l'idée qu'il en avaient donnée, il lui assigne la même mission et le même caractère. Il ne répète pas les miracles racontés par ses devanciers, mais il les considère comme une preuve de la divinité de leur auteur, et il les confirme en ajoutant que Jésus-Christ en a fait une foule d'autres. Il nous représente le Christ comme la lumière en dehors de laquelle il n'y a que ténèbres, comme le Pasteur que nous devons suivre, comme le Juge qui prononcera notre arrêt à la fin des temps, comme le Sauveur qui est venu nous apprendre la voie que nous avons à suivre pour faire notre salut, et toutes ces images se retrouvent dans les autres Évangélistes. Il cite comme eux les Prophètes, et nous montre la loi nouvelle se substituant à la loi ancienne pour faire accomplir à l'humanité un immense progrès. Ses récits de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ ajoutent quelques circonstances à ceux des autres Évangélistes, mais ils s'accordent avec eux dans les moindres détails.

Sans doute son Évangile n'étant pas écrit dans le même but, différant des autres sous certains rapports. Saint Matthieu avait recueilli les discours du Sauveur qui avaient un caractère pratique. Le sermon sur la montagne est un résumé complet de la morale chrétienne. Saint Jean n'avait pas à réitérer ce qui était fait. Il recueille les discours de Jésus qui étaient plus particulièrement spéculatifs. Il lui fallait opposer aux théories des hérétiques qu'il avait à combattre, des vues doctrinales puisées dans l'enseignement du Christ lui-même. C'est ce qui nous explique le caractère des discours que Jésus adresse dans son Évangile à Nicodème, aux docteurs de la loi et aux Juifs, sur son incarnation et sur sa divinité. Son sermon après la Cène tranche, sous ce rapport, avec le sermon sur la montagne. L'un est une exposition de la morale chrétienne dans ce qu'elle a de plus sublime, et l'autre une exposition du dogme dans ce qu'il a de plus profond et de plus élevé.

Mais malgré ces différences résultant de la diversité du but, le genre de narration est dans tous les Évangiles le même. Partout règne une admirable simplicité, une à une profondeur qu'on ne rencontre dans aucune œuvre humaine. L'Église ne songe qu'à rapporter les paroles et les actions de Jésus dans toute leur vérité; il n'y mêle ni réflexion, ni déclamation. Confiant la vérité à son lecteur, il veut qu'elle fasse d'elle-même son chemin dans son esprit et dans son cœur. C'est pour cela qu'en examinant dans une Concordance nos quatre Évangiles, on sent entre eux une harmonie profonde, et l'on remarque que si la même main n'a pas tenu constamment la plume, c'est toujours le même esprit qui a inspiré l'écrivain, et que les quatre n'en font véritablement qu'un seul.

## L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN.

### CHAPITRE PREMIER.

Divinité du Verbe. Mission de saint Jean-Baptiste. Témoignage de saint Jean. Vocation d'André, de Pierre, de Philippe et de Nathanaël.

- |  |  |
|--|--|
| 1. In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.    | 1. Au commencement était le Verbe; et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu.      |
| 2. Hoc erat in principio apud Deum.  | 2. Il était au commencement avec Dieu.   |
| 3. Omnia per ipsum facta sunt : et sine ipso factum est nihil quod factum est. | 3. Toutes choses ont été faites par lui; et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. |
| 4. In ipso vita erat, et vita erat lux hominum :                               | 4. En lui était la vie; et la vie était la lumière des hommes :                              |

CAP. I. — 1. *In principio erat Verbum.* Par ces trois mots, saint Jean détruit toutes les erreurs qui sont tombées les ennemis de la divinité de Jésus-Christ. Il confond Cerinthe et une série d'autres qui étaient de moins en moins purs et parfaits, et qui aboutissaient par une progression descendante à la matière, quo l'un d'eux avait organisée, et qu'ils appointaient, pour ce motif, le démiurge ou le créateur. En affirmant que le Verbe est éternel et qu'il a la même essence que son Père avec lequel il ne fait qu'un seul Dieu, saint Jean renverse tous ces systèmes, et refuse à l'Avano Aris et ses partisans. — *Et Verbum erat apud Deum.* Ces mots, apud Deum, qui se trouvent dans ce verset et le suivant, ont été traduits de deux manières. Les uns traduisent en Dieu, et les autres avec Dieu. L'expression en Dieu, marque mieux l'unité d'essence, mais l'expression avec Dieu, exprime mieux la distinction des personnes. Le P. de Carrières et D. Calmet ont adopté cette dernière traduction qui me semble plus conforme au grec. Saint Thomas et saint Bonaventure, tout en l'adoptant, font remarquer avec raison, qu'il y a dans ce verset trois objets à distinguer; correspondant aux trois paroles dont il se compose. 1. l'éternité du Verbe : *In principio erat Verbum*; 2. la distinction des personnes divines : *Et Verbum erat apud Deum*; 3. l'unité de l'essence divine : *Et Deus erat Verbum*. Saint Jean résume et réunit ces trois objets en disant au verset 2 : *Erat in principio.*

2. *Omnia per ipsum facta sunt.* Le dogme de la création que nous avons trouvé au début de la Genèse et qui renverse tous les systèmes des panthéistes est ici reproduit avec une donnée nouvelle. Saint Jean affirme que c'est par son Verbe que Dieu a tout fait sans exception, les choses visibles aussi bien que les invisibles, les choses matérielles comme les spirituelles. Ce qui est dit implicitement dans la première page de nos livres saints, se trouve ici rendu de la manière la plus nette et la plus explicite.

4. *In ipso vita erat.* L'édition de Sixte V. admettant une ponctuation différente, lie le commencement de ce verset avec le fin du verset précédent, et alors il faut traduire : « Et rien n'a été fait sans lui; ce qui a été fait, était vie en lui. » Plusieurs Pères anciens ont lu ainsi, ce qui

CAP. I. — 1. *In principio.* Principium appellat, quando facta sunt esse incoeperat, et ante que nihil factum est. — *Erat.* Ante omnia creata. — *Verbum.* Græce, é  $\lambda\omicron\gamma\omicron\varsigma$ , id est, a *liber verbum*, scilicet unicum et singulare. Iti dicitur Filius, quod procedat a Patre, et a *liber ipsum referrebatur*, enjus erat Verbum; sine dicente enim verbum esse non potest. Non tamen scit ab ipso Deo se junctum aut separatum; nam verbum ab intellectu, enjus est verbum, non distinguitur. Non quidem tanquam res alioquin aut inherens, sed velut aliquid subsistens a Deo, enjus verbum erat, distinctum. — *Apud Deum.* Græce est,  $\tau\omega\ \Theta\epsilon\omega$ , *Deum illum*, scilicet qui Pater est. — *Et Deus erat Verbum.* Et Verbum illud erat Deus, ejusdem cum Patre nature.

2. *Hoc erat in principio.* Hoc scilicet Verbum, quod erat Deus, apud Patrem erat, necdum humanam carnem assumpsit.

3. *Omnia per ipsum facta sunt.* Hoc verbum erat apud Patrem, quando omnia fecit; nec tantum erat apud Patrem, sed per ipsum Pater omnia fecit. Syrus ibi dicit habebat veritatem : *Per ipsum enim Deus.* — *Et sine ipso factum est nihil quod factum est.* Nulla res est facta, que non sit per ipsum facta, sed que sit sine ipso facta.

4. *In ipso vita erat.* Non solum per Verbum Deus omnia fecit, sed etiam in eodem Verbo, hoc est, per ipsum Verbum, vitam spirituum, castitatem et eternam in hominibus operatus est. — *Et vita.* K $\alpha$   $\lambda$   $\nu$   $\epsilon$   $\omega$ . Articulus additus significat vitam accipit pro ipso Verbo. Senatus ergo est : Verbum quod erat vita et causa vitam. — *Erat lux hominum.* Homines per fidem illuminantur.